« Je retrace les spasmes de l'agonie de l'Europe »

Avec ***On s'en va*** d'**Hanokh Levin**, **Krzysztof Warlikowski** revient à un superbe théâtre grotesque, provocateur, d'une énergie folle. A quelques jours de la première, en pleine mise en scène de *Don Carlo* à Bastille, rencontre-fleuve avec l'un des plus grands hommes de théâtre et d'opéra d'aujourd'hui qui s'interroge sur la défaillance d'une Europe gangrénée par l'antisémitisme. **Par Oriane Jeancourt Galignani**

On s'en va, Krzysztof Warlikowski n'a même pas ajouté de point d'interrogation au titre de la pièce. Le doute n'est plus permis : dans cette petite communauté qui s'agite avec frénésie et virtuosité sur scène pendant trois heures, mères, fils, soeurs, voisins, amants, vieux, veuves, fantômes, malades, impuissants, prostituées, onanistes, tout le monde part, d'une manière ou d'une autre. Sur ses deux jambes ou les pieds devant. Ce sont ces deux manières qui déterminent la joie grotesque ou l'acidité tragicomique de cette pièce flamboyante. *On s'en va*, s'appelle en réalité *Sur les valises*, mais en changeant le titre, Krzyzstof Warlikowski a voulu en faire un pied de nez jouissif et provocateur à son pays, la Pologne. Vous ne nous aimez pas, semblent lancer les acteurs de cette pièce au gouvernement polonais et à ses électeurs, vous nous trouvez affreux, sales et méchants ? Et bien il est toujours possible pour nous de partir.

« La question de la migration s'est fortement posée pour notre compagnie : allions-nous survivre dans la nouvelle situation politique ? »

Hantise de la Shoah

Lorsque j'assiste à la pièce au théâtre Vidy-Lausanne, le public est debout à la fin, bouleversé par l'audace et l'énergie de la compagnie du Nowy Teatr. Les comédiens excellent avec une énergie et une cadence parfaites dans cette pièce devenue sous la baguette de Warlikowski, une danse, à la vie, à la mort. Il faut dire qu'*On s'en va*, s'avère réellement une pièce-manifeste, au sens viscéral et corrosif du terme, qui nous parle autant de la situation du metteur en scène et de ses acteurs, que des juifs et de leur rapport à la fuite. Sur scène, cette petite communauté de juifs d'aujourd'hui, de toutes générations. Qu'ont-ils en commun ? La hantise de la Shoah, le souvenir des pays qui les ont chassés, le désir pour les jeunes de quitter ce voisinage qui sent la mort.

Hanokh Levin, l'auteur israélien que Warlikowski affectionne tant, a écrit cette pièce en 1983 pour y décrire la vie d'un quartier israélien. Levin projetait dans cette pièce ce quartier de Tel-Aviv qu'il a si souvent décrit, puisqu'il y est né, en 1943, et y est mort, en 1999. Un quartier d'Européens ayant fui l'Europe pour survivre et ce souvenir de la fuite, de la mort à laquelle ils étaient condamnés, domine l'esprit des plus vieux personnages. Chez Warlikowski, Israël devient bien vite la Pologne des comédiens, mais sinon, l'essentiel de la pièce de Levin demeure, et notamment son énergie collective. C'est une réelle pièce de troupe, aucun personnage ne se détache, chacun est déterminé par l'autre : ainsi cette figure de prostituée désabusée de la perte de sa clientèle, d'autant plus juste qu'elle révèle l'impuissance des hommes du quartier. On retrouve dans cette pièce les obsessions de Levin, lui, l'enfant élevé dans la religion, l'ancien communiste, le provocateur politique qui n'a jamais craint l'offense morale, religieuse, pour faire vivre sa vision radicalement noire de l'existence, et ses critiques féroces de la société israélienne. *Sur les valises* ne s'inscrit pas dans sa période la plus politique, plutôt dans son cycle des « comédies grinçantes ». Et en effet le grincement se fait vigoureux dans *On s'en va* : des portes qui claquent dans les familles qui se haïssent, des matelas sous les couples qui ne s'aiment pas, des tables auxquelles on s'agrippe sous le coup des mauvaises nouvelles, ou des cercueils qui se referment au cours des huit enterrements prévus par le texte, et bien plus nombreux dans la pièce. On retrouve là le noeud noir d'une autre pièce de Levin, *Kroum*, montée de manière inoubliable par Krzysztof Warlikowski et le Nowy Teatr en 2005 à Avignon : la vie impossible ou la mort.

Un ailleurs fantasmé

De *Kroum*, on retrouve aussi l'appât du gain qui détruit les familles, abolit les rituels, jusqu'aux enterrements bâclés. Mais ce qui se poursuit surtout de *Kroum* jusqu'à devenir central dans *On s'en va*, c'est cet ailleurs fantasmé, rêve d'un autre pays, d'une autre terre d'émigration qui offrirait à chacun la reconnaissance qu'Israël n'a pas su donner. L'échec, toujours et encore, hantise des personnages de Levin. Ainsi, il y a ce très beau personnage de jeune homme de

ON S'EN VA
d'après Hanokh Levin, mise en scène Krzysztof Warlikowski, avec Gata Buzek, Andrzej Chyra, Magdalena Cielecka, Ewa Dałkowska, Bartosz Gelner... production Nowy Teatr. En Polonais surtitré. Du 13 au 16 novembre au Théâtre de Chaillot, Paris.

DON CARLO
Guiseppe Verdi, mise en scène Krzysztof Warlikowski, direction musicale Fabio Luisi, avec Roberto Alagna, Aleksandra Kurzak... du 25 octobre au 23 novembre à l'opéra Bastille.

© MAGDA HUECKEL

retour des Etats-Unis, pour, dit-il, présenter à sa mère sa jeune fiancée américaine, alors même qu'il revient, atteint d'une tumeur au cerveau, mourir chez lui. Mais aussi, cette très vieille dame, figure muette burlesque, que le fils essaie sans cesse d'envoyer à la maison de retraite, et qui revient sans cesse. Et ce jeune homme bègue, humilié par la fille qui le caresse quand elle n'a rien de mieux à faire. Isolé, comme le cercle des bridgeuses, veuves ou presque, qui échangent une sagesse collective, de fatalité et d'humour, Pénélopes contemporaines qui tissent et détissent la toile morale de cette pièce noire. Il y a enfin Angela, la blonde étrangère, qui vient en Israël, on ne sait pourquoi, figure grotesque que Krzysztof Warlikowski avec l'aide de Wajdi Mouawad, a réinventée.

Grotesque et subversif

La richesse de ces personnages fait naître un bal de têtes final spectaculaire, où l'on retrouve la manière si singulière du metteur en scène polonais. Car en embrassant ainsi Hanokh Levin, Krzysztof Warlikowski nous rappelle aussi d'où il vient : du grotesque, du subversif. Il nous rappelle le jeune homme au visage de sphinx que le public théâtral découvrait en France il y a vingt ans, par son *Hamlet* ou son *Kroum*, cette esthétique crue, frontale, organique, telle qu'elle s'affine dans ses dizaines de mises en scène. Une filiation se dessine aujourd'hui encore entre le désespoir politique de *On s'en va*, et la fresque monumentale que fut *Don Carlos* il y a trois ans sur la scène de Bastille, repris ce mois-ci dans sa version italienne *Don Carlo*. Cet homme de théâtre capable de monter *Phèdre* ou *Salomé*, Sarah Kane ou Richard Strauss, demeure depuis trente ans fidèle à lui-même, figure réflexive et révoltée des scènes européennes. Je le rencontre sur l'arrière-scène de Bastille, face aux escaliers royaux de *Don Carlo*. Il est apparemment fatigué, mais se livre avec précision et force pendant plus d'une heure, dans un français alerte et gracieux. Le sphinx est au combat. Précisons aussi que cet entretien a eu lieu avant les élections législatives en Pologne, et la nouvelle victoire du PiS.

© MAGDA HUECKEL

***On s'en va*, long spectacle théâtral, avec votre compagnie du Nowy Teatr, renoue avec un auteur que vous aimez beaucoup, Hanokh Levin… Est-ce un retour aux sources pour vous ?**

J'ai pensé à monter *On s'en va* alors que je traversais une période difficile. Je travaillais alors à l'adaptation théâtrale du *Docteur Faustus*, et je mettais en scène un opéra de Franz Schreker *Les Stigmatisés*, (monté à Munich en 2017), j'étais donc plongé dans les années vingt en Allemagne, et dans la noirceur de cette époque ; Schreker s'est suicidé en 34 parce qu'il était juif en Allemagne. Après avoir mis en scène cet opéra, j'ai compris que je ne pouvais plus poursuivre mon travail sur Thomas Mann, l'ambiance de cette époque était trop lourde à porter. En une nuit, j'ai su que je voulais essayer cette pièce de Levin avec la compagnie, par une lecture. En deux heures, tout le monde a compris qu'il nous fallait faire cette pièce, au nom de la joie du retour à notre première époque de *Kroum*. Le grotesque de Levin nous ouvrait de nouvelles perspectives. Il y avait quelque chose de salvateur à retrouver la compagnie, le travail avec Levin, de poursuivre ce que nous avions entamé treize ans plus tôt, en montant *Kroum*. C'était aussi revenir au théâtre pur, au texte de théâtre, à son efficacité.

Vous êtes intervenu sur le texte d'Hanokh Levin, puisque vous faites mourir bien plus de personnages qu'il est prévu dans la pièce…

Je ne pouvais pas revenir à Hanokh Levin tel quel. Le sous-titre de la pièce, « une comédie en huit enterrements », annonce une série de morts : ça commence par un personnage qui meurt, j'ai demandé à l'acteur le plus âgé de la compagnie de le jouer, à quatre-ving ans. Et, petit à petit, j'ai compris que nous pouvions faire quelque chose à la manière de cette série américaine, *Six Feet Under*, et dépasser les huit enterrements annoncés. J'ai donc eu l'idée d'impliquer personnellement les acteurs, puisque les dates de vies qui apparaissent aux moments des enterrements correspondent aux dates de naissance des acteurs de la compagnie. Les dates de décès se succèdent jusqu'en 2060, tous les personnages meurent. Cela offre une perspective étrange, un peu hallucinatoire, qui nous a troublés au début.

Était-ce évident pour vous que cette pièce israélienne allait devenir un spectacle sur la Pologne ?

Hanokh Levin est d'origine polonaise, sa mère avec qui il était très liée est née en Pologne : il mangeait avec elle chaque jour de sa vie, même quand il travaillait beaucoup. *Kroum* dans ma carrière a donc été mon spectacle le plus polonais, même écrit par un auteur israélien, et *On s'en va* est dans la même veine. La pièce se fonde sur cette question centrale de la famille, qui est culturellement essentielle en Pologne. Je revenais donc à la Pologne d'hier, et à la situation polonaise d'aujourd'hui…

Justement, ce titre que vous avez choisi, *On s'en va* renvoie-t-il à votre place et à votre malaise dans la Pologne d'aujourd'hui ?

Levin a appelé cette pièce *Sur les valises*, mais je ne trouvais pas important de garder ce titre. Notre travail sur *On s'en va* coïncidait avec le moment où le PiS a commencé à menacer le monde de la culture (le parti ultraconservateur

a pris le pouvoir en 2015 en Pologne et vient d'être réélu aux législatives NDLR). Donc la question de la migration s'est fortement posée pour notre compagnie : allions-nous survivre dans la nouvelle situation politique ? Allions nous être tolérés à Varsovie ? Notre théâtre appartient à la ville, tant que l'ancien parti domine à Varsovie, nous sommes certains de continuer à exister, mais en 2017-18, lorsque nous avons travaillé sur cette pièce, l'ambiance générale était catastrophique. Les gens de la culture, dépendants de l'Etat et non de la ville, perdaient leur travail d'une semaine à l'autre. La situation ressemblait aux années trente en Allemagne : ou tu es avec nous, tu mènes ta carrière en nous suivant, ou tu disparais. S'organisait donc une société où une minorité était mise de côté, quand la majorité vivait normalement. « On s'en va », c'était aussi une phrase de notre compagnie envoyée au pays, au gouvernement.

Comment les acteurs de la compagnie ont vécu le travail sur cette pièce, ont-ils porté *On s'en va* comme leur propre histoire ?

C'est d'abord une pièce qui leur permet de développer des personnages sur un temps long, de les voir évoluer, et ça ils adorent. Il n'y a pas de personnage central, c'est une pièce sur une communauté enfermée, ce que nous sommes. Car tous les acteurs sont engagés dans la situation politique polonaise, dans les manifestations, à la télévision indépendante, et se sentent aussi isolés par cet engagement. Nous voulions parler aussi de ce que l'on est, nous le Nowy Teatr, un îlot à Varsovie dérangeant pour les classes régnantes en Pologne.

***On s'en va*, c'est aussi la pièce de l'impossible départ, puisque beaucoup de personnages qui partent, reviennent…**

Oui, et cela concerne plusieurs mouvements de migration qui ont touché la Pologne : la migration forcée des Juifs après guerre, mais aussi la vague de départ des Polonais dans les années quatre-vingt-dix, pour des raisons économiques, cinq cent mille personnes sont parties. Il y a beaucoup de Polonais à Berlin, en Angleterre, venus de la province, des villages. Il y a enfin depuis l'arrivée du PiS au pouvoir, une nouvelle émigration politique, de jeunes qui ont envie de partir. Mais en effet ces migrations ne sont pas faciles à vivre, c'est la situation des auteurs juifs allemands et autrichiens des années trente, certains n'ont pas réussi à s'adapter à l'Amérique, à sa réalité libérale, à son absence de culture européenne. Certains se sont suicidés pour cela.

Vous avez aussi développé un personnage, Angela qui elle, effectue le mouvement inverse, elle vient en Pologne, sans que l'on sache bien ce qu'elle y recherche…

Elle apparaissait déjà dans *Kroum*, comme touriste américaine à Tel Aviv. C'était la belle qui avait réussi quand cette communauté s'enfonçait dans un état désastreux qui sentait la mort. Dans *On s'en va*, cette femme s'appelle Angela. J'ai travaillé sur ce personnage avec Wajdi Mouawad. On a inventé qu'elle était vlogueuse, et qu'elle communiquait dans le monde entier, minute par minute, ce qu'elle faisait, ce qu'elle pensait… Mais derrière son masque de vlogueuse, elle se révélait quelqu'un d'autre. Pour comprendre ce personnage, je fais une digression : nous avons invité Sophie Calle à notre théâtre pour une installation à l'époque où nous travaillions sur la pièce. Elle est donc venue un hiver à Varsovie. C'était la première fois. Sophie Calle, d'origine juive polonaise du côté de sa mère, avait toujours obéi à une requête de ses grands-parents qui ne souhaitaient pas qu'elle pose le pied sur le sol polonais. Même en allant à Moscou en train, elle était restée enfermée dans son wagon sans descendre en Pologne. Comme ses grands-parents ne sont plus vivants, elle a accepté de venir. Elle nous a surpris, parce qu'elle est arrivée avec de vieux papiers d'identité, des papiers du passé, des noms de sa famille qu'elle recherchait. Nous l'avons emmenée au cimetière juif de Varsovie, ce jour-là il y avait de la neige, on devinait les tombes mais on discernait mal les noms inscrits. Quelques jours après, elle m'a envoyé un message : « ça ne m'a pas fait d'effet d'être à Varsovie, d'aller au cimetière, puis à mon retour je suis immédiatement tombée malade… ». Là, j'ai pensé à Angela, et je lui ai fait dire les mots de Sophie Calle. Derrière cette vlogeuse, il y a une fille juive qui voulait voir le pays de sa

« Nous le Nowy Teatr, sommes un îlot à Varsovie dérangeant pour les classes régnantes en Pologne »

« Aujourd'hui après le juif, c'est l'homosexuel qui est devenu le deuxième ennemi du pays»

famille, et ces quelques paroles de Sophie Calle sont passées dans le texte d'Hanokh Levin.

Dans la pièce, il est question de la Shoah, mais aussi de l'antisémitisme qui a perduré après-guerre en Pologne…

J'ai introduit dans la pièce le sujet de mars 68 en Pologne. Dès que la guerre des Six jours a commencé en 67, l'Union soviétique a imposé une politique contre les juifs à la Pologne, avec l'idée de « dénationaliser les juifs », les contraignant à quitter le pays et à devenir apatrides. Au cours d'une scène de bridge, Angela fait une interview de vieilles femmes qui auraient quitté la Pologne en 68 pour aller vivre en Israël, en abandonnant leurs biens. Ces femmes parlent aussi de la politique polonaise envers les juifs à la fin des années quatre-vingt-dix, qui a commencé à reconnaître les propriétés d'avant-guerre des juifs munis de papiers, et à proposer la nationalité polonaise à ceux qui l'avaient perdue…Tout cela était de belles idées, qui ont été oubliées dans ce XXIe siècle. Ce n'est donc qu'à la fin de la pièce, lors du dernier enterrement, qu'Angela révèle qui elle est, et pourquoi elle est là, pour les mêmes raisons que Sophie Calle... Cette pièce,« comédie grinçante », telle qu'elle est qualifiée par Hanokh Levin, a donc acquis cette dimension politique nouvelle qui lie Israël à la Pologne, qui interroge cette coexistence polono-juive, et qui englobe la Pologne d'aujourd'hui telle qu'elle se révélait en 2018, lorsque nous l'avons montée, et telle qu'elle demeure aujourd'hui.

Comment les Polonais abordent-ils aujourd'hui cette part sombre de leur histoire avec les juifs que vous évoquez dans la pièce ?

Nous avons travaillé cette pièce au moment où passait une nouvelle loi en Pologne qui interdisait, même pour les chercheurs, de parler de « l'antisémitisme polonais ». Or, c'est assez récent que l'on parle de l'antisémitisme polonais puisque, après-guerre, on évoquait surtout les victimes polonaises. Il y a donc cette loi en vigueur, alors même que se poursuit parmi les intellectuels cette approche critique de l'histoire de la Pologne, notamment lorsque les historiens ont fait connaître une série de pogroms en Pologne avant 1939,

© MAGDA HUECKEL

© MAGDA HUECKEL

donc avant l'arrivée des Allemands. Nous sommes dans une situation invraisemblable qui voit des maisons d'édition publier des livres qui sont officiellement interdits par un gouvernement qui cherche sans cesse à réinterpréter l'histoire.

Cette acceptation de l'antisémitisme en Pologne est encouragée notamment par une grande radio catholique…

Oui, les catholiques ont intérêt à cet antisémitisme pour détourner l'opinion des révélations sur la pédophilie de l'Eglise qui occupent beaucoup les journaux et les esprits polonais. Il y a aujourd'hui en Pologne un antisémitisme sans juif. Un antisémitisme dirigé contre des fantômes qui permet à l'Eglise, alliée au gouvernement, de garder le pouvoir, malgré les révélations pédophiles qui sont un séisme en Pologne.

On retrouve aussi dans la pièce la crudité de Levin, son rapport au corps, et à l'homosexualité, est-ce aussi pour cela que vous êtes revenu vers lui ?

La sexualité a toujours été très présente dans mon travail. Et d'un point de vue politique, elle redevient un enjeu en Pologne : aujourd'hui après le juif, c'est l'homosexuel qui est devenu le deuxième ennemi du pays. Ce qui est assez désespérant puisqu'on allait vers la liberté et l'égalité des droits dans les années quatre-vingt-dix et qu'aujourd'hui, on est retourné dans un état de guerre avec la majorité des Polonais.

Lorsque vous avez monté *Les Français*, votre adaptation de Proust, il y a trois ans, vous disiez de cette pièce qu'elle était une « élégie pour une Europe mourante », avec *On s'en va*, décrivez-vous le dernier stade de l'agonie ?

L'agonie de l'Europe commence chez Proust, puis elle est relatée dans *La Montagne magique*, et chez Joseph Roth, Zweig… Mais depuis la chute du mur, on aurait pu croire à une nouvelle énergie en Europe, qui s'ouvrait à l'est, l'Europe unie par l'euro, et nous voilà aujourd'hui face aux nouvelles vagues nationalistes, antisémites dans toute l'Europe. Donc je retrace dans *On s'en va* les spasmes de l'agonie de l'Europe, comme dans l'opéra que je viens d'achever, la *Salomé* de Richard Strauss, (création à l'opéra de Munich en juin 2019 NDLR).

Votre intérêt pour les juifs et l'antisémitisme vient-il du fait que vous vous êtes toujours senti en marge de la société polonaise ?

En tant qu'homosexuel, je me suis bien toujours senti en marge de la société, et en tant qu'artiste, aussi, je reste en marge de la société. En Europe, la question juive revient à chaque génération et il faut s'y confronter. Je lis ce que publient un peu partout en Europe différents auteurs actuels sur la question, il y a eu ce livre de Géraldine Schwartz, *Les Amnésiques*, mais aussi *Retour à Lemberg* de l'Anglais Philippe Sands, ou *La mémoire retrouvée* d'Edmund de Waal. Chacun doit passer par là, on a très certainement le devoir de retourner à ce qui s'est passé, pour qu'au moins cela serve à l'avenir.